

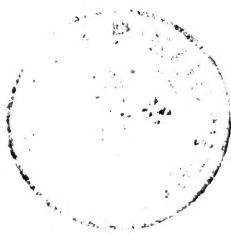
VALENTINE,

OU LA

NINA CANADIENNE.

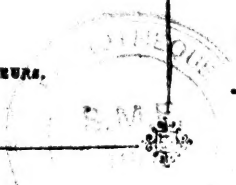
Bibliothèque,
Le Séminaire de Québec
3, rue de l'Université,
Québec 4, QUE.

PAR H. LEBLANC DE MARCONNAY, ECR.



MONTREAL :

JONES ET C^{ie}. IMPRIMEURS.



NI

PAR

DE

VALENTINE

OU LA

NINA CANADIENNE.

COMÉDIE EN UN ACTE.

PAR H. LEBLANC DE MARCONNAY, ECUYER.

MONTREAL:

DE L'IMPRIMERIE DE L'AMI DU PEUPLE.

1836.

PERSONNAGES :

M. DE PRAINVILLE, Vieux Capitaine de vaisseau français,
actuellement fixé en Canada.

CHARLES, son neveu, aspirant dans la marine anglaise.

St.-LEON, Français, fils d'un ami de M. de Prainville.

VALENTINE, nièce de M. de Prainville,

M^{AD}. DERBOIS, jeune veuve canadienne.

JEAN-BAPTISTE, fils du fermier de M. de Prainville,

UN OUVRIER, parlant.

HABITANS.

VOYAGEURS.

*La scène se passe en 1820 sur l'habitation de M. de
Prainville, sur les bords du St. Laurent.*

Le Théâtre représente un salon ; les portes et les
fenêtres ouvertes, laissent voir les bords du fleuve.

(Mm

Ma

Eh
époux

Vo

J'e

Al

Il f
mienn
tache

J'a
vous
rage

VALENTINE,

OU LA

NINA CANADIENNE.



SCENE PREMIERE.

Mme. DERBOIS, SAINT-LEON.

(Mme. Derbois est assise et brode ; St.-Léon, debout, appuyé sur sa chaise, l'examine.)

Mme. DERBOIS.

Mais vraiment, c'est une folie ! . . .

ST.-LEON.

Eh bien ! guérissez-là, 'en me nommant votre époux.

Mme. DERBOIS.

Vous êtes fou, décidément !

ST. LEON.

J'en conviens . . . mais . . . c'est de vous, madame.

Mme. DERBOIS.

Allons ! La guérison sera facile.

ST. LEON.

Il faudrait pour cela, placer votre main dans la mienne, et vous rappeler tout ce qu'un tendre attachement peut avoir de charmes.

Mme. DERBOIS.

J'ai déjà porté la chaîne de l'hymen ; mais, je vous avouerai que ce premier essai ne m'encourage guère.

ST. LEON.

Vous voulûtes peut-être choisir alors, et vous savez que c'est une véritable lotterie ; au hasard—prenez encore un billet.

MME. DERBOIS.

C'est une assez bonne plaisanterie.

ST. LEON.

Sérieusement, madame, si malgré mon étourderie, l'amour s'était rendu maître de moi ; s'il dépendait du bonheur de ma vie entière de vous convaincre de ma sincérité. . . .

MME. DERBOIS (*se levant*).

Je vous plaindrais, et je chercherais à vous faire oublier une mauvaise pensée.

ST. LEON.

Mais si, chaque jour, ma passion devenait plus violente.

MME. DERBOIS.

Alors ! . . . mais je suis bien bonne de vous écouter.

ST. LEON.

Je vous préviens, que si je ne parviens à vous rendre sensible, j'en perdrai la raison.

MME. DERBOIS.

En bonne foi, vous en prenez la route. . . . Quelle tête ! . . .

ST. LEON.

Que vous importe ma tête, pourvu que mon cœur soit à vous ? . . . Dans l'espoir de vous plaire, je me corrige chaque jour.

MME. DERBOIS.

C'est sans doute pour commencer sa conversion, que monsieur passe toutes ses matinées à la chasse.

ST. LEON (*finement*).

Madame se serait-elle aperçue de mon absence ?

MME. DERBOIS.

Qu'il reste des jours entiers sur l'eau, dans une barque, seul ; au risque de nous faire craindre mille fois pour sa vie ? . . .

ST. LEON.

J'y resterais des siècles, si vous conduisiez la nacelle.

MME. DERBOIS.

Que lorsqu'il demeure au logis, il nous étourdit à force de s'exercer au pistolet ? . . . C'est au point qu'on ne s'entend plus dans la maison.

ST. LEON.

Mais si je m'approche de vous, vous causez sur le champ avec M. de Prainville ; si je vous propose de vous accompagner à la promenade, vous me refusez.

MME. DERBOIS.

Brisons là ! . . . Comptez-vous rester longtemps à l'habitation.

ST. LEON.

Mais, je l'espère.

MME. DERBOIS.

Je vous y engage ; la belle saison est à peine commencée.

ST. LEON.

Je ne partirai qu'avec vous.

MME. DERBOIS.

Qu'avec moi ! . . . mais j'ai le projet d'y demeurer encore longtemps ; sans moi, que deviendrait cette pauvre Valentine ?

ST. LEON.

Eh ! sans moi, qui pourrait vivre dans cette ha-

bitation. J'ai seul le talent de faire tout ce que je veux de ce bourru de Prainville ; ce vieux capitaine qui croit toujours être sur son bord, qui tranche en vrai commandant de Corsaire et qui, cependant, au milieu de ses bourrasques, est bien la meilleure pâte d'homme qui soit sous les cieux, son entêtement à part.

MME. DERBOIS.

Sa brusquerie augmente depuis la perte de son neveu ; cependant, on n'a pas eu de nouvelles certaines. . . .

ST. LEON.

Aucunes. . . L'équipage a péri, dit-on.

MME. DERBOIS.

C'est encore grâce à l'entêtement de M. de Prainville. Au moment d'unir son neveu à sa nièce, la guerre éclate entre l'Angleterre et les Etats-Unis ; M. de Prainville, qui se souvient de son ancien état, veut que Charles consacre sa vie à sa patrie ; mais, comme il n'aime point le service de terre, il le fait monter sur un vaisseau britannique. Charles dut à cette circonstance de n'avoir point pris part aux lauriers remportés à Chateauguay. Les larmes de Valentine ne purent rien, et ce fatal naufrage ravit à cette amiable enfant un amant qu'elle adorait.

ST. LEON.

Eh ! par une bizarrerie de M. de Prainville, il veut maintenant unir sa nièce à un vieil ami, gousteux, possesseur d'une immense fortune ; comme si l'argent, à l'âge de Valentine, pouvait consoler d'un jeune mari.

MME. DERBOIS.

Croyez-vous que M. de Prainville exécute son ridicule projet ?

ST. LEON.

Oui, madame, rien n'est plus sûr ; c'est la seule chose, sur laquelle je n'ai pu lui faire entendre raison. . . . C'est qu'il croit commander à un jeune cœur comme à un vaisseau de guerre.

MME. DERBOIS.

Ma pauvre Valentine, que je te plains ! . . .

ST. LEON. -

Il est décidé au point que je n'oserais le contrarier.

MME. DERBOIS.

Cependant ! je vous prie d'unir vos efforts aux miens.

ST. LEON.

Vos désirs sont des ordres, madame ; mais, pour m'encourager : si je parviens à empêcher ce mariage promettez-moi de m'épouser ?

MME. DERBOIS.

Je fais un marché plus raisonnable. . . Si Valentine épouse Charles ; le même jour, je vous accorde ma main.

ST. LEON.

C'est vouloir évoquer les morts ; et je ne suis pas un Orphée.

MME. DERBOIS.

N'en parlons plus ! Telles sont mes conditions.

ST. LEON.

Me voilà certain d'un éternel célibat.

SCENE SECONDE.

LES PRECEDENS, JEAN-BAPTISTE.

J. BAPTISTE, (à la cantonade).

Eh ! ben c'est bon. . . c'est pas la peine de s'fatiguer et d'faire tant d'baragouinage.

MME. DERBOIS.

Qu'as-tu donc ?

J. BAPTISTE.

C'est môsieur qui m'gronde ;... c'est la première chose qui m'arrive en me l'vant, et pis l'soir, avant de m'coucher, c'est la même chanson. ... Mais, à propos, j'oublie de vous dire qu'y vous attend pour déjeuner : quand j'dis qu'y attend, ça veut dire qu'y déjeune toujours.

ST. LEON, (riant).

Il n'aime point les cérémonies. ... Eh bien ! est-ce pour cela qu'il te gronde ?

J. BAPTISTE.

C'est pour ane chose ben pu diôle, allez ! ... aussi ben j'vas-vous conter-ça ; y déjeune, ainsi y m'surprendra pas. ... D'abord : y m'a donné ane commission ben pressée.

MME. DERBOIS.

On ne s'en douterait point ?

J. BAPTISTE.

Oh ! ma frine, pour faire plaisir à mamselle Valentine, y faut pas qu'je m'casse le col, en f'sant diligence.

ST. LEON.

Explique-toi ?

J. BAPTISTE.

Pour que vous saviez tout, y faut commencer par le commenc'ment : j'dois vous dire, d'abord, qu'not' bourgeois m'avait ordonné c'matin d'appareiller la chambre qu'y destine à M. Gobineau ; c'vieux qui doit v'nir croquer not' jeune bourgeoise, qu'a pas déjà l'air si contente d'ça ; quant à ça c'est pas ben régaland de s'marier à la goutte et au rhumatisme ? ... Mais, je m'permettrai pas d'faire des réflexions

parce
c'que
pas les
la cha
c'était
sait gu
l'berda
tisse !
de m'
j'dis à
pas to
grand
au cœu
prop'frè
épargn
don, t
sieur...
tinue.
rogeons
convien
As-tu é
arrivé ?
avait pe
défendu
s'met en
avec c'
peur à
criant d
... .Gr
peut dir
... .et

Je vo

parce que ça me r'garde pas en toute, en toute ; à c'que dit encore l'capitaine de bâtimens, qu'aime pas les mots inutiles. . . y m'avait défendu d'quitter la chambre' avant qu'tout soye paré. Eh ! dam ! c'était ben sale, parc'qu'y a longtemps qu'on n'y pensait guère. . . V'là-t-y pas, pendant que j'fesiens l'berdas, qu'j'entends app'ler : . . . Batisse, . . . Batisse ! . . . C'était môsieur ; . . . moi, j'ai pas garde de m'déranger, pisque j'étions après arranger, et j'dis à César, not' gros chien, de descende. . . C'est pas toi, qu'j'appèle, dit môsieur, en donnant un grand coup d'pied à c'te pauv'bête ; ça m'a fait mal au cœur, pars'-que j'aime César autant que mon prop'frère. . . à la fin, j'vas voir c'qu'y m'veut, pour épargner la ramasse à mon chien. "Pourquoi don, t'faire attendre, m'dit-y ? . . . "Dam ! môsieur.... Silence ! qu'y r'prend" . . . Je m'tais, que j'continue. . . J'veux pas qu'on réponde quand j'interrogeons, qui crie. . . C'qu'est ben difficile, vous conviendrez, pisque, si j'réponds pas, y s'fâche. . . As-tu été au port, voir si mon ami Gobineau est arrivé ? qu'y ajoute. . . R'gardez un peu, y m'en avait pas encore soufflé mote. . . Comme y m'avait défendu de parler, j'ouvrais pas la goule. . . alors, y s'met en colère, et m'dit : m'répondras-tu, à la fin ? avec c'te grosse voix, et pis ces gros yeux, qui font peur à tout le monde. . . V'là que j'tremble, en lui criant d'toutes mes forces : Môsieur, j'y ai pat été . . . Grosse bête ! qu'y r'prend : voyez un peu si on peut dire que j'suit ane grosse bête ? . . . Cours vite ! . . . et pis j'y cours toutd' suite.

SL. LEON.

Je vois que tu y mets de l'empressement.

J. BAPTISTE.

J'vas m'informer du prétendu.

MME. DERBOIS:

Il a raison de ne pas se presser ; il viendra toujours trop vite.

J. BAPTISTE.

P'tête ben, qu'la goutte le tourmente ; car, à soixante ans, ça peut pat être l'mal de dents.

ST. LEON.

Depuis longtemps on espère sa visite.

J. BAPTISTE.

Mais j'réséchi. . . s'y pouvait pas marcher ? j'ai envie d'am'ner la calèche.

DE PRAINVILLE, (*dans la coulisse*).

Mille bombardes ! . . .

ST. LEON.

Monsieur de Prainville ! . . .

J. BAPTISTE.

Je m'sauve : j'veux pas m'trouver sous sa main, sans l'futur clopin-clopant.

SCENE TROISIEME.

MME. DERBOIS, ST. LEON, DE PRAINVILLE, OUVRIERS.

DE PRAINVILLE.

Redoutez ma colère, et partez vite.

UN OUVRIER.

Quoisque vous avez donc monsieur ?

DE PRAINVILLE.

Je n'ai point de raisons à vous donner.

UN OUVRIER.

On ne s'coue pas les gens comme ça ?

DE PRAINVILLE.

Vous êtes tous des paresseux !

UN OUVRIER.

Nous fasons notre besogne en conscience.

DE PRAINVILLE.

Oui ; . . . et vous avez mon cidre.

UN OUVRIER.

Il est comme vous, monsieur, si bon que chacun l'aime.

DE PRAINVILLE.

Craignez la tourmente !

UN OUVRIER, *(aux autres)*.

Y'a rien à y dire.

DE PRAINVILLE.

Manceuvrez bien à l'avenir, et tout le monde en bas.

UN OUVRIER, *(aux autres)*.

Le mieux est de le quitter faire et de r'tourner à la besogne. *(ils sortent)*.

SCENE QUATRIEME.

LES PRECEDENS, EXCEPTE LES OUVRIERS.

ST. LEON:

Mais, qu'ont-ils donc fait ?

DE PRAINVILLE.

Ah ! c'est vous ? . . . Ce qu'ils ont fait ? Demandez-leur plutôt ; car, pour moi, je ne le sais pas ; ils n'ont mis d'une colère ! . . . Ah ça êtes vous fou de vous faire attendre ; vous savez bien, qu'on sert à neuf heures.

ST. LEON.

Est-ce que vous n'avez pas déjeuné ?

DE PRAINVILLE.

Si fait.

ST. LEON.

Alors vous avez pris patience.

DE PRAINVILLE.

Patience ! . . . Voilà leur grand mot : . . . mais, par la Sainte Barbe, que faisiez-vous ici seul ? . . .

Ah ! madame, je ne vous voyais pas . . . Oh ! fi-bustier, je connais maintenant la cause ; . . . vous vouliez voguer avec l'amour . . .

MME. DERBOIS.

Non, capitaine ; c'était avec l'hymen, et vous savez que c'est une traversée dangereuse !

DE PRAINVILLE, (*regardant Mme. Derbois*).

M'embarquer ainsi me semblerait doux ; . . . mais, je craindrais le naufrage.

MME. DERBOIS.

Seriez-vous jaloux ?

DE PRAINVILLE.

Morbleu ! je le suis de mon autorité, et au point que . . . je ne voudrais pas vous épouser.

ST. LEON.

Vous avez raison, capitaine ; car, si vous aviez des vues sur une aussi jolie capture, vous rencontriez plus d'un corsaire en croisière.

DE PRAINVILLE.

Voyez ! ce jeune aspirant, qui sait à peine gouverner sa nacelle, et qui parle déjà de jeter le grappin d'abordage sur un vieux loup de mer. Rassurez-vous, St. Léon, ce n'est qu'une plaisanterie ; je suis trop âgé pour vous porter ombrage.

MME. DERBOIS.

Voilà qui est sensé ! . . . mais, écoutez-donc, mon cher de Prainville : un vieux garçon, dites-vous, ne doit pas prétendre à plaire à une jeune femme . . .

DE PRAINVILLE.

Sans doute !

ST. LEON

Une jeune personne ne peut aimer un homme beaucoup plus âgé qu'elle ? C'est encore là une des conséquences.

DE PRAINVILLE.

Certainement !

MME. DERBOIS.

Pourquoi donc contraindre Valentine ?

DE PRAINVILLE.

Ah !... C'est différent !... Il y a une grande distance entre une veuve et une demoiselle ; la veuve peut faire des comparaisons ; la demoiselle est hors d'état d'y penser.

MME. DERBOIS.

Ce raisonnement est moins juste que l'autre.

DE PRAINVILLE.

J'espère, madame, que vous m'accordez tout mon bon-sens ?

ST. LEON.

Sans contredit !... mais, un lourd trois mâts Hollandais, peut-il faire le même chemin qu'une légère corvette Anglaise ?

DE PRAINVILLE.

La conserve est difficile.

ST. LEON.

Eh ! bien ! M. Gobineau ne peut voguer dans les mêmes eaux, que mademoiselle Valentine.

DE PRAINVILLE.

Balivernes !...

MME. DERBOIS.

Mais, dans tout, on a des motifs ?

DE PRAINVILLE.

Madame, il y a une raison yankee, qui me plaît fort.

MME. DERBOIS.

Laquelle ?

DE PRAINVILLE.

C'est... parce que.

ST. LEON.

Voilà une raison sans réplique... Cependant, capitaine, êtes-vous sûr de la mort de Charles ?

DE PRAINVILLE.

Ce n'est que malheureusement trop vrai ; Charles a trouvé le trépas, aux lieux où cent-fois je désirai finir mes jours ; à vingt encâblures du rivage, dans un beau sable.

Mme. DERBOIS.

La perspective est séduisante, pour moi, cependant, je préfère la terre ferme et un beau gazon.

DE PRAINVILLE.

Bah ! vous ne serez jamais marin. Ah ! si vous connaissiez les agréments du métier ! . . . Oui, c'est un bel état que celui du matelot ; si la crainte du naufrage le retenait, le verrait-on silloner l'onde ? L'homme de mer est le plus sot animal à terre ! Le gine et la pipe forment tous ses plaisirs ; mais, aussitôt que le signal du départ se donne : son front se déride ; il boit à sa maltresse, à ses succès, à son capitaine. La brise s'élève ! il faut sortir du port, car la marée se retire. Embarquons, mes enfans ! Sachons profiter du vent. La foule se précipite ! c'est à qui monte le premier à bord ; l'ancre se détache, et la terre a fui ! . . . Voyez-vous ce vaisseau suspendu sur les flots ; il lève sa tête altière, et semble braver les cieux ! Le maître d'équipage, le porte-voix en main, crie au timonier : chasse-tribord, chasse-bas-bord, brasse-carré, brasse-serré ! Hissez la grande voile ! . . . Au milieu du murmure des eaux, vous entendez le matelot à la manœuvre ; Ohé ! Ohé ! . . . Mais, un grain arrive, et tout change de face : le maître d'équipage reprend son porte-voix et crie de nouveau : ferme les écoutilles ! Ferle la voile de top-galant ! Combien de brasses ? Au large ! gouverne au plus près ! . . . La foudre tombe avec fracas, le vent déchire les

toiles
grim
là, il
quitt
s'app
mond
on n'
Dieu
impl
patro
écou
épreu
les ea
on m
gaim
autre
chass
moiti
mand
bas g
poste
des a
naden
s'entr
la mi
. . . c
bon !
. . . c
le pi
On s
flots
l'enr
nous
ama

toiles ; Ferlez ! Ferlez les voiles ! . . . Le matelot grimpe comme un chat aux mâts les plus élevés ; là, il est suspendu entre la vie et la mort, sans quitter l'amarre . . . vain espoir ! la tourmente ne s'apaise point ; nous sommes seuls, isolés du monde ; au milieu de montagnes d'eau ! . . . alors, on n'espère plus de salut ; on s'agenouille devant Dieu ; et c'est à lui qu'on confesse ses péchés, en implorant sa miséricorde. " St.-Antoine, notre patron, et vous Seigneur miséricordieux, daignez écouter notre prière et terminer nos cruelles épreuves ! . . . " Soudain ! le ciel devient calme ; les eaux cessent de rouler ; la joie brille sur le pont ; on noie la tristesse dans le rum, et on sillonne gaiement de nouveau les flots. Voici bientôt une autre scène : l'ennemi s'avance, il nous donne la chasse ; on ne veut pas le fuir, et on lui épargne moitié du chemin ; quand on est à portée, le commandant crie d'une voix de tonnerre :—" Branle bas général !" chacun s'élance, chacun est à son poste ! le soldat qui veut signaler sa valeur trouve des appas dans la musique qui s'apprête : les grenades, les mousquetades, les coronnades se croisent, s'entrechoquent, et le matelot danse au milieu de la mitraille ! . . . bon ! . . . bon ! . . . bon ! . . . bon ! . . . c'est l'ennemi qui gronde ! . . . bon ! . . . bon ! . . . bon ! . . . bon ! . . . on lui réplique sur le même ton ; . . . on s'accroche, on saute à l'abordage ; la hâche, le pistolet et le coutelas font feu de toutes parts. On s'empoigne corps à corps—on se roule dans des flots de sang ; . . . Notre pavillon orne enfin la prise ; l'ennemi est vaincu ! . . . Nous soignons les blessés, nous enterrons les morts avec solennité, puis nous amarrons notre capture, en attendant que notre

part de prise paye les dettes que nous allons faire
en buvant à notre victoire.

SCENE CINQUIEME.

—
LES PRECEDENS, VALENTINE.
VALENTINE.

Mon oncle !

DE PRAINVILLE.

Ah ! te voilà, ma bonne amie ? tu te fais toujours
désirer.

MME. DERBOIS.

Bonjour, Valentine. (*Elle l'embrasse.*)

ST. LEON.

Mademoiselle, je vous présente mes hommages.

DE PRAINVILLE.

Mais tu n'as pas descendu au jardin, ce matin,
selon ta coutume. . . . Je gage que c'est St.-Léon
qui t'a effrayé ? . . . Morbleu ! il m'a réveillé en
sursaut avec ses coups de pistolets . . . Je me croy-
ais encore en mer.

VALENTINE.

Je ne l'ai pas entendu.

MME. DERBOIS.

Il fallait que vous fussiez bien préoccupée, ma
chère amie ?

VALENTINE.

Je pensais à lui ! . . .

DE PRAINVILLE, (*à part.*)

Toujours ! . . .

VALENTINE.

Il me semble qu'il ne m'a quitté que d'hier et
qu'un long sommeil. . . . Oui ! le jour de son départ
est toujours présent à ma pensée.

DE PRAINVILLE.

Pauvre enfant ! . . . elle me ferait pleurer comme

une voile après la brise. . . tâche de détourner ces souvenirs.

VALENTINE.

Je le voudrais ! mais envain ! . . . L'oublier est au-dessus de mes forces . . . Cette nuit, je voyais Charles en songe ; il était de retour.

DE PRAINVILLE.

Je te promets encore d'heureux instans. . . avec mon ami Gobineau ; le bonheur te sourira.

VALENTINE.

Mon oncle, permettez-moi de vous consacrer le reste de mes jours.

DE PRAINVILLE.

Oui, mon enfant ! il est bien convenu que ton mari et toi ne me quitterez jamais.

VALENTINE.

Je ne puis consentir.

DE PRAINVILLE.

Ah ! ça, ma nièce, ce n'est pas d'aujourd'hui que je vous confie mes projets à cet égard. . . vous aviez choisi un époux ; je ne vous ai pas contrariée . . . maintenant, c'est à mon tour ; je vous en destine un et j'entends, par la Sainte-Barbe ! . . . Mais voyez un peu si elle me répondra ?

MME. DERBOIS (*impatiente.*)

C'est par trop tyrannique aussi. . . regardez son état ?

DE PRAINVILLE.

Elle est dans un temps plat. . . mais, je vais l'en tirer. . . Voilà donc la récompense de mes soins, mademoiselle ; que seriez-vous devenue à la mort de vos parens, si je n'avais quitté mon pays pour venir me fixer ici et sauveter votre jeune embarcation ? . . .

VALENTINE.

Mon oncle ! puisque vous l'exigez, j'obéirai !...

DE PRAINVILLE.

Ah !... à la bonne-heure donc, et tu seras heureuse.

VALENTINE (*machinalement.*)

Oui, mon oncle !

DE PRAINVILLE (*à Mme. Derbois et à St. Léon.*)

Vous voyez ? j'en fais tout ce que je veux.

SCENE SIXIEME.

LES PRECEDENS, JEAN BAPTISTE.

J. BAPTISTE.

Môsieur ! Môsieur !

DE PRAINVILLE.

A l'autre maintenant !...

J. BAPTISTE.

Ah ! c'est que j' sommes d'ane joie, d'in bonheur, d'ane satisfaction, qu' j'en avons l' cœur tout écarquillé, et qu' j'en sautons de plaisir !... Là ! là ! là ! là ! (*il danse.*)

DE PRAINVILLE.

Qu'as-tu pour danser comme un brick dans un gros temps ?

J. BAPTISTE (*dansant.*)

Là ! là ! là ! là !

DE PRAINVILLE.

Mât déjeté !... Finiras tu ?

J. BAPTISTE (*dansant.*)

Là ! là ! là ! là !

DE PRAINVILLE (*le retenant.*)

Reste là ! voile déralinguée ; et si tu prononces une parole, si tu fais un geste sans ma permission, je te casse comme une vergue de misaine par un gros grain. ... voyons, réponds au commandement comme un matelot bien appris. ... As-tu vu Gobi-neau ?

J. BAPTISTE.

Non !

DE PRAINVILLE.

Comment !

J. BAPTISTE.

Non !

DE PRAINVILLE.

Point de nouvelles ?

J. BAPTISTE.

Si fait !

DE PRAINVILLE.

Quoi ?

J. BAPTISTE.

Ane lettre !

DE PRAINVILLE.

Où est-elle ?

J. BAPTISTE.

Là !

DE PRAINVILLE.

Donne !

J. BAPTISTE.

La v'là !

DE PRAINVILLE (*ouvrant la lettre.*)

Qui peut le retenir ?

(*J. Baptiste fait des signes à Valentine, qui ne le voit pas ; De Prainville s'en aperçoit et le prend par le bras.*)

DE PRAINVILLE (*à part.*)

Si je n'amarre point cette prise ; elle échappera à ma vigilance.... (*haut.*) Parle et je serre le cabestan !....

J. BAPTISTE.

Aye ! aye !....

DE PRAINVILLE.

Veux-tu te taire ?

J. BAPTISTE.

Vous m' faites mal au bras !

DE PRAINVILLE.

Prends garde, je donne un cran de plus.... (*à part.*) Voyons cette lettre.

MME. DERBOIS (à St. Léon.)

C'est sans doute un retard.

ST. LEON (de même.)

Un catharre.

DE PRAINVILLE (lisant.)

MON CHER AMI,

Un rhumatisme aigu me retient. . . que la mitraille l'emporte . . .

(Jean-Baptiste fait toujours des signes.)

MME. DERBOIS (à St. Léon.)

Mais, que veux donc Jean-Baptiste ?

ST. LEON (de même.)

Patience, nous saurons tout.

DE PRAINVILLE.

Mon ami Gobineau me marque qu'il est retenu pour affaire.

VALENTINE (revenant à elle.)

Ah ! tant mieux ! . . .

DE PRAINVILLE.

Mais, sous huit jours, il sera ici !

VALENTINE.

Ah ! tant pis !

DE PRAINVILLE (à Jean-Baptiste.)

Pourrais-tu bien me dire pourquoi tu hisses tes signaux comme un bâtiment en détresse ?

J. BAPTISTE.

J' peux-t-y parler

DE PRAINVILLE.

Oui ! je te l'ordonne !

J. BAPTISTE.

C'est t-y pas d'valeur !

DE PRAINVILLE.

Dépêches !

J. BAPTISTE.

Oh ! c'est qu' vous m'empêchez toujours d' parler, comme un muète, qu'a perdu la langue.

DE PRAINVILLE.

Délie-là, maintenant.

J. BAPTISTE.

Eh ! ben don l. . . mais non ! je n' dirai rien.

DE PRAINVILLE.

A t'on jamais vu un tel bâtiment côtier ? Il court dix nœuds, quand on n'en a que faire, et il reste à plat, quand on veut marcher. . . Parleras-tu, ou je te jette le grapin d'abordage ? . . .

J. BAPTISTE.

Pisque vous l'voulez. . . mais, i' faut que j'prenne des précautions, car, vous timberiez tous d'fièvre en chaud mal. . . Eh ! mamselle Valentine, faut la ménager.

DE PRAINVILLE.

Fais comme tu voudras. Si on le retient, il sombrera sous voiles.

J. BAPTISTE.

Pisque j'ai mon franc-parler, j' dirai don, avec toute la précaution du monde, . . . qu'môsieur Charles est en vie.

VALENTINE, (s'évanouissant.)

Ah ! Dieu ! je succombe ! . . .

MME. DERBOIS.

Sot que tu es ! tu fais mourrir ta maltresse !

J. BAPTISTE.

Là ! j'savais ben que j'parl'rais trop vite.

St. LEON.

Tu rêves ?

J. BAPTISTE.

J'vous dis qu'non.

DE PRAINVILLE, (étonné.)

Si c'est une fausse manœuvre, prends garde que je n'embose mon vaisseau sur le tien.

J. BAPTISTE.

Jarnigué ! non ! il est pas mort ; j'l'ons'vu, comme j'vous vois.

DE PRAINVILLE.

Serait-il possible ?

J. BAPTISTE.

Y m'a parlé.

ST. LEON.

Où est-il ?

J. BAPTISTE.

Y vient d'débarquer par le Skinebote.

MME. DERBOIS, (*qui a donné ses soins à Valentine.*)

Elle reprend ses esprits.

J. BAPTISTE.

C'te char p'tite demoiselle.

VALENTINE.

N'est-ce point un songe !.... au moins celui-là est heureux.

J. BAPTISTE.

Non ! non ! c'est pas ane vision.... ah ! seigneur mon gueux !.... c'est ane vrai vérité.

DE PRAINVILLE.

Je n'en reviens pas !

VALENTINE.

Ah ! ne me réveillez point !

J. BAPTISTE.

Au contraire, réveillez-vous ; v'nez, v'nez, mam-selle.

VALENTINE.

Conduis-moi, J. Baptiste.

MME. DERBOIS.

Valentine ! tu ne peux, dans cet état !....

VALENTINE.

Je suis mieux !.... voyez, je ne chancèle pas.

J. BAPTISTE.

J'vous donn'rons l'bras, j'vous port'rons.

VALENTINE.

Guide mes pas.

J. BAPTISTE.

Sûrement ! courons !....

(*Ils sortent*).

SCENE SEPTIEME.

LES PRECEDENS, EXCEPTÉ VALENTINE ET JEAN-BAPTISTE

ST. LEON, (*à part*.)

Quel espoir ! (*à madame Derbois*). Vous souvenez-vous de votre promesse ?

MME. DERBOIS, (*à St. Léon*.)

Le mariage n'est pas encore fait.

ST. LEON, (*de même*.)

Il se fera.... (*à de Prainville*). Mais ! l'ami de Prainville, que faites-vous là, comme un esquif engravé ?

DE PRAINVILLE.

Je ne sais.... cette nouvelle m'a ému à un point ! Est-il donc vrai que Charles existe ?

ST. LEON.

Cela paraît probable.... j'espère que voilà qui dérange vos projets ?

DE PRAINVILLE.

Pourquoi cela ?

ST. LEON.

Puisque votre neveu est de retour, vous ne pensez plus à M. Gobineau.

DE PRAINVILLE.

Je suis ravi de cette résurrection, mais, Charles arrive trop tard ; ma parole est donnée, je ne puis reculer.

MME. DERBOIS.

Sérieusement ?

DE PRAINVILLE.

Aussi sérieusement que si je tenais la barre dans un canal rempli de rescifs.

ST. LEON.

Allons ! vous allez faire, de gaité et de cœur, le malheur de deux jeunes gens.

DE PRAINVILLE.

Bah !... ce ne sera pas éternel ! Gobineau est vieux et, après lui, Charles reprendra ses droits.

MME. DERBOIS.

Jolie perspective !

DE PRAINVILLE.

Ils s'arrangeront ensemble.

ST. LEON.

A sa place, je m'arrangerais très bien ; et un bon duel...

DE PRAINVILLE.

C'est ça !... mauvaise tête !... comme si on devait verser son sang pour autre chose que sa patrie...

ST. LEON.

Il est des occasions...

DE PRAINVILLE.

Aucune n'est excusable, quand elle n'a pas pour l'honorer, l'intérêt public.

ST. LEON.

Ma foi ! quand on est jeune, un rival est une nuisance générale, et quand on le tue, on a expulsé un ennemi de la société.

DE PRAINVILLE.

Lui donneriez-vous ce conseil ?

ST. LEON.

Pourquoi pas ?

DE PRAINVILLE.

Morbleu ! j'étouffe de colère !

MME. DERBOIS.

Eh ! messieurs !

C'es

App

Lais
mettre

Je p
lui.

Allo

Vou
venez

Enfi
sence,

Oui
bien g
de me
donne

Vou
attaqu
Otwai
fut élé
à l'ave
du Su
naires
Oues

DE PRAINVILLE.

C'est qu'il me contrarie à un point....

MME. DERBOIS.

Appaisez-vous !

ST. LEON.

Laissez, madame, le capitaine ne me fera pas
mettre une voile de plus, pour l'éviter.DE PRAINVILLE, *(en colère.)*Je pourrais.... mais, je suis, je crois aussi fou que
lui.

MME. DERBOIS.

Allons au devant de Charles.

DE PRAINVILLE.

Vous avez raison, cela vaudra mieux.... venez,
venez ! car il me tarde aussi de l'embrasser.

SCENE HUITIEME.

CHARLES, VALENTINE.

CHARLES.

Enfin, ma chère cousine, après une si longue ab-
sence, je vous revois.

VALENTINE.

Oui ! mon ami, mais maintenant que je vous ai
bien grondé, je me rappelle que vous m'avez promis
de me dire les raisons qui vous empêchèrent de nous
donner plutôt de vos nouvelles.

CHARLES.

Vous savez que je partis avec la flotte destinée à
attaquer l'Amérique sous les ordres de Sir Robert
Otway. La frégate, sur laquelle j'étais aspirant,
fut éloignée du reste de l'escadre, et nous errâmes
à l'aventure ; les flots nous poussèrent dans la mer
du Sud : après deux mois de souffrances extraordi-
naires, nous fîmes naufrage sur les côtes du Nord-
Ouest. Tout périt ! et j'aurais dû éprouver le

même sort, lorsque, par un miracle de la Divine Providence, je rouvris les yeux, et me trouvai sur un rocher ; une terre était auprès ; je m'y rendis ; mais, j'étais exténué de fatigues ! Je fus bientôt entouré d'une tribu de Sauvages, qui me donnèrent les soins les plus empressés ; je passai un temps infini parmi eux, ne pouvant trouver aucune communication ; ces braves gens ne voulaient point me laisser partir. J'échappai cependant, et après avoir erré de désert en désert, je parvins au fort William, où je trouvai les agents de la compagnie, qui m'associèrent à leurs voyageurs, avec lesquels je revins en ces lieux.

VALENTINE.

Combien de tourments n'avez-vous pas dû endurer ?

CHARLES.

Mon plus grand était de penser aux obstacles qui nous séparaient.

VALENTINE.

La nouvelle de votre mort était une certitude pour tout autre que pour moi, qui ne voulais pas y croire.

CHARLES.

L'inquiétude où je vous savais, augmentait encore l'horreur de ma position.

VALENTINE.

Pauvre Charles !

CHARLES.

Six ans loin de vous !... mais, votre main presse la mienne, tout est oublié !... ne songeons qu'au plaisir d'être réunis.

VALENTINE (*soupirant.*)

Ah ! mon ami !

CHARLES.

Qu'avez-vous !... vous soupirez encore.

VALENTINE.

J'en ai bien sujet !

CHARLES.

Vous m'effrayez !... Expliquez vous ?...

VALENTINE.

Mon oncle, croyant ne plus te revoir, a disposé
de ma main.

CHARLES.

Se peut-il ?

VALENTINE.

Ce n'est que trop vrai !

CHARLES.

Tout conspire contre mon bonheur.

VALENTINE.

Ah ! n'ajoute pas à mes tourments.

CHARLES.

Mais, quel est le téméraire, qui veut me ravir ta
main ?

VALENTINE.

Un ami de mon oncle.

CHARLES.

Ce bon parent ne peut vouloir ma mort une se-
conde fois ?

VALENTINE.

Je ne sais ; mais, je crains tout de sa rigidité.

CHARLES.

Je me jeterai à ses pieds, il ne sera pas sourd à
mes supplications.

VALENTINE.

Ciel ! le voilà ! je te laisse avec lui.

SCENE NEUVIEME.

CHARLES, DE PRAINVILLE.

CHARLES. (*à part.*)

Que vais-je lui dire ?

DE PRAINVILLE.

Enfin ! je te retrouve... voilà, sans reproches,
une heure que je te cherche... c'est pire qu'une
chaloûpe dans une brume.

CHARLES.

Mon oncle !...

DE PRAINVILLE.

Mon oncle !... mon oncle !... Tu sembles éviter l'abordage !...embrasse moi, mon cher Charles.

CHARLES (*se jetant dans ses bras.*)

Ah ! de grand cœur !

DE PRAINVILLE.

C'est ça ; sabord contre sabord ; c'est la bonne manière de se témoigner son affection, après un coup comme celui que m'a donné ta fausse mort.

CHARLES.

Vous étiez donc bien affligé !

DE PRAINVILLE.

Tu demandes cela ?...autant que quand je quittai mon vaisseau pour ne plus y retourner ; et ce n'est pas peu dire.

CHARLES.

Je ne doutais pas de votre âme.

DE PRAINVILLE.

Maintenant, tu vas me conter ton histoire, ce doit être beau, car ça s'est passé en pleine mer, ou peu s'en faut.

CHARLES.

Je garde ce récit pour une de nos veillées.

DE PRAINVILLE.

A ton aise, mon garçon.

CHARLES.

Aujourd'hui, j'ai des choses plus importantes à vous dire.

DE PRAINVILLE.

Parles !

CHARLES.

Ma cousine !...

DE PRAINVILLE.

Sera charmée de te revoir.

CHARLES.

Je le sais.... je viens réclamer....

DE PRAINVILLE.

Quoi ?

CHARLES.

Vos promesses.

DE PRAINVILLE.

Mes promesses ?

CHARLES.

Mon départ a seul empêché notre union.

DE PRAINVILLE.

Écoute, mon lieutenant,... je serai franc comme
un cordage neuf....— tu arrives trop tard.

CHARLES.

Comment ?

DE PRAINVILLE.

Elle est mariée.

CHARLES.

Mariée ?

DE PRAINVILLE.

Ou peut s'en faut ; ma parole est donnée à Gobi-
neau.

CHARLES.

Quoi ! ce vieux commandant ?

DE PRAINVILLE.

Ne parlez pas avec irrévérence de vos supérieurs.

CHARLES.

Mais, il n'a jamais servi.

DE PRAINVILLE.

Sur mer, il est vrai, et celà d'abord a fait quel-
ques difficultés ; car je ne voulais pour gendre qu'un
marin ; cependant, j'ai réfléchi qu'il était venu
une fois de Boston à Québec sur un vaisseau, et
les difficultés ont été applanies ; d'ailleurs, il s'est
bien conduit dans la guerre, de 1779, et en 1814
il a donné de très bons conseils.

CHARLES.

Vous avez beau vanter ses succès, il ne parvien-
dra jamais à m'arracher celle que j'aime.

DE PRAINVILLE.

Jamais !.... par la Sainte-Barbe c'est trop dire ;

jeune homme ! vous portez encore un habit qu demande de la soumission.... je suis votre capitaine, quand bien même je ne serais point votre oncle ; ainsi, attention au commandement.... Qui diable vient déranger ma manœuvre ? Venez dans mon cabinet, et j'acheverai de vous convaincre que l'obéissance est votre premier devoir.

CHARLES.

Mais ! mon oncle !....

DE PRAINVILLE.

Pas de réplique, ou je vous fais mettre à fonds de cale.... Attention au commandement :.... par flanc, droite à droite, par file à gauche, en avant, marche.

(*Ils sortent*).

SCENE DIXIEME.

J. BAPTISTE, (*seul*).

Eh ! ben ! ousqu'y sont don tous ? l'plaisir les a fait en aller.... ah ! dam ! c'est qu'on est ben content du r'tour d'not'char p'tit mait'du bon Gueux !.... ça s'ra au moins un jour de fête, et pis !—c'môsieur Gobineau, le v'là-t-y r'poussé un peu, comm' l'en-n'mi au lac Champlain : car, c'est pas possible que l'vieux grognon d'capitaine voudrait un mariage aussi infâme que c'tui-là ; il en s'rait ben capable ? pourtant, ça s'rait d'valeur ; pas qu'y a pas moyen de rien dire, quand il a parlé : Ah ! mon Gueux ! comme c'est bête d'ête tiraillé de tout côté pour l'mariage ; c'est comme moi : toutes les jeunes filles des paroisses voisines voudraient que j'les épousit ; mais j'leu dis pas fort, à d'aut'dénicheurs de marles ; adieu Françoise, Marie-Anne, Geniève, Josepte, et un tas d'aut' ; c'est pas mon goût de m'mett' à la chaine ; ça perd c'te jeunesse ; ça empê-

che d'aller à la cantine et c'est bon pour quand on est pu vieux.... quien, mais comme j'm'amuse et j'pense pas qu'les voyageurs sont à la veille d'river ; not' jeune bourgeois les a laissés en route, pour prendre le squinebote, pas qu'ça va plus vite ; mais les v'là qu'y nagent à toutes forces su'l'Saint-Laurent, et comme la rivière, donne pas à boire, faut qu'j'leu's'agreyent queuq'chose pour les ravigoter.

SCENE ONZIEME.

ST. LEON, JEAN BAPTISTE.

ST. LEON.

Sais-tu où est Charles ?

J. BAPTISTE.

Ma frine, non ! mais ; j'cré qu'il est avec son oncle.

ST. LEON.

Que fait Madame Derbois ?

J. BAPTISTE.

Ses paquets.

ST. LEON.

Comment ?

J. BAPTISTE.

Oui ! all part.

ST. LEON.

Elle nous quitte ?

J. BAPTISTE.

Dam ! j'sais pas, mais a m'a dit d'prend' la calèche dans deux heures pour porter ses valises au squinebote du Moral.

ST. LEON.

Elle devait rester toute la belle saison.

J. BAPTISTE.

Bah ! all a eu ane qu'relle avec m'sieur, à l'égard du mariage, et n'veut plus rester.

St. LEON (*à part.*)

Elle craint plutôt que cet hymen ne s'accomplisse, et qu'elle ne soit obligée de m'en payer le prix.

J. BAPTISTE.

Ah ! ça ! M^{onsieur} St. Léon ; vous restez-don, vous ?

St. LEON (*à part.*)

Aurai-je compté à tort sur son amour ?

J. BAPTISTE.

Vous dans'rez ave' nous ?

St. LEON, (*à part.*)

Les femmes sont si bizarres !

J. BAPTISTE.

Vous êtes si joyal, que j'aime ben, quand vous vous mêlez d'queuq'chose.

St. LEON (*à part.*)

Je m'y perds !

J. BAPTISTE.

Vot' bonne humeur ne s'démentit jamais.

St. LEON (*à part.*)

Quelle anxiété !

J. BAPTISTE.

Vous riez toujours... mais y me r'garde pas !...
M^{onsieur} St. Léon ! M^{onsieur} St. Léon !...

St. LEON

Eh ! va te promener !

J. BAPTISTE.

Eh ! ben ! queu maringouin vous pique don ?

St. LEON.

Laisse-moi tranquille !

J. BAPTISTE.

Pourtant, j'voulais vous dire.

St. LEON.

Ah ! par le sabord d'avant !

J. BAPTISTE.

Là ! le v'la comm' m^{onsieur} !...

ST. LEON.

Partiras-tu, bavard éternel ?

J. BAPTISTE.

La tête y trotte.

ST. LEON.

Si tu me casses les oreilles davantage, je te rom-
perai les os.

J. BAPTISTE.

Juste ! la même chose que l'capitaine. Si y com-
menc' comme ça, y pourrait ben finir à la manière
du vieux grognon. L'pus court, c'est d'faire comme
not' bourgeois, d'filer doux. (*Il se sauve.*)

SCENE DOUZIEME.

ST. LEON, (*seul.*)

Au moment où je comptais, soit par mon empire
sur de Prainville, soit par mes conseils à Charles,
avancer mes affaires avec Madame Derbois, elle
m'échappe !... Si elle quitte ces lieux, elle est perdu
pour moi, et je ne pourrai supporter ce coup ; car,
je le sens, je me suis laissé enflammer par ses yeux ;
.... mais, patience, ne nous abattons point ;.... frap-
pons les grands coups ! (*il se met à la table et écrit.*)
C'est bien !... une mort supposée ; cela force aux
explications ;.... mourir pour une belle est une preuve
d'attachement à laquelle on ne peut résister.... eh
puis, cela entre dans mes goûts à tirer du pistolet.

SCENE TREIZIEME.

ST. LEON, CHARLES.

CHARLES.

Il n'est donc plus d'espoir !

ST. LEON.

Peste soit de l'importun ! ma lettre n'est point

terminée... Ah ! c'est vous Charles ? . . . (*se levant.*)
Je laisse de côté les félicitations sur votre retour,
pour arriver au plus pressé. . . . vous avez parlé à
votre oncle ?

CHARLES.

Tout est fini !

ST. LEON.

Ce n'est pas le moment de se livrer au désespoir.

CHARLES.

Il ne me reste plus qu'à m'éloigner !

ST. LEON.

Vous avez cédé ?... j'en étais sûr !

CHARLES.

Il le fallait !

ST. LEON.

Quelle faiblesse !

CHARLES.

Le bonheur de Valentine en dépendait.

ST. LEON.

Jolie moyen de l'assurer !

CHARLES.

Vous savez combien mon oncle a de droits à mon
respect ?

ST. LEON.

Il n'en a pas aux miens.... et, pour le punir je le
quitte. Je regrette le tems que j'ai passé à écouter
complaisamment ses éternels récits de batailles et
de navigation. C'est fini ! je ne le réveillerai plus
par mon tir au pistolet... A propos ! êtes-vous adroit
au pistolet ?

CHARLES.

Pourquoi votre question ?

ST. LEON.

Parce que cela tient à l'éducation. Qui ne sait
pas tenir un pistolet n'est pas digne de vivre.

CHARLES.

Comment pouvez-vous douter que cet arme me
soit étrangère ?

Je suis

Bon !

Eh !

Y pens

Sans d

pour cha

musique

s'ils ont

toilet, et

mon inté

instruira

distractio

ce service

Je ne

En va

Je ne

Ah !

je.

Charl

ne fuit

s'éloigne

.... quel

tentativ

pieds ;...

j'évitera

ST. LEON.

Je suis curieux d'éprouver votre main.

CHARLES.

Bon !

ST. LEON.

Eh ! parbleu ! de suite.

CHARLES.

Y pensez-vous ! dans un pareil moment ?

ST. LEON.

Sans doute !... Cela étourdit. Il n'y a rien de tel pour chasser le chagrin... Pif ! Pan ! C'est une jolie musique et qui ranime ; demandez aux Européens ?.. s'ils ont du noir dans l'âme, zeste ! un coup de pistolet, et l'humeur est loin de la tête. . . D'ailleurs, mon intérêt particulier, et une cause, dont je vous instruirai en route, me porte à prendre cette petite distraction.... Vous ne refuserez point de me rendre ce service d'ami ?

CHARLES.

Je ne saurais !

ST. LEON.

En vain vous refuseriez !

CHARLES.

Je ne puis !

ST. LEON.

Ah ! que de façons !... Venez, venez, vous dis-je. *(Il l'entraîne.)*

SCENE QUATORZIEME.

VALENTINE, *(seul.)*

Charles !... Charles !... il ne m'entend point !... il me fuit !... il évite ma présence !... toute espérance s'éloigne de mon cœur !... Mon oncle est inflexible ! ... quel destin est le mien !... Faisons une dernière tentative. Mon oncle est là ;... jetons nous à ses pieds ;... mais non, il vaut mieux lui écrire !... j'éviterai son premier emportement. *(elle s'assied à*

la table, et prend une plume).... Que lui dirai-je....
Ah ! laissons parler mon cœur !.... (elle jette les yeux sur le papier.) mais, qui a tracé ces mots !.... Charles évitait mon approche !.... serait-ce pour moi ?... quel pressentiment !.... sortons de ce doute qui m'accable !.... lisons !

“Ne conservant plus d'espoir de bonheur dans le reste de ma vie ; elle me devient insupportable, je n'ai plus qu'à mourir.” *(on entend un coup de pistolet)...* Grand Dieu ! le malheureux !... courons ! s'il est temps encore !.... *(elle veut se lever.)* Ciel !... mes yeux s'obscurcissent ; ma tête s'égare, un froid mortel me saisit !... Ah !... *(elle retombe évanouie.)*

SCENE QUINZIEME.

VALENTINE, J. BAPTISTE, puis M. DE PRAINVILLE et MME. DERBOIS.

J. BAPTISTE.

V'là son tirement qui r'commence. *(on entend plusieurs coups de feu.)* Pan ! Paf ! Pan ! Paf ! Pif ! Paf !... Le v'là-t-y qu'y s'en donne ; car, j'gag'rais qu'c'est Mr. St. Léon qui fait tout c'beau tapage. ... Il est pas d'mauvaise humeur toujours, pisqu'y nous casse la tête, et.... eh ! ben ! qu'est-ce que j'vcis don là ?... C'est mamselle !... Ah ! mon Gueux ! all est en pamoison !... Mamselle !... Mamselle !... a r'mue pas plus qu'ane maison !... all est fraite comme d'la glace !... si all était morte ?... au s'cours ! au s'cours ! Mine. Derbois ! Mòsieur ! Mme. Derbois !... au s'cours !...

DE PRAINVILLE, *(arrivant.)*

Qu'y a-t-il donc ? est-ce que l'ennemi est entré dans l'entre-pont par surprise ?

J. BAPTISTE.

C'est ben pis que ça... R'gardez !...

DE PRAINVILLE.

Ma nièce !

MME. DERBOIS, (arrivant)

Valentine !

DE PRAINVILLE.

Ma pauvre nièce, reviens à toi ?...

J. BAPTISTE.

J'sus ben sûr qu'a n'en r'viendra pas d'sitôt, c'te
pauv' créature !

MME. DERBOIS.

Elle n'est qu'évanouie... Ah ! j'ai mes sels.

DE PRAINVILLE.

Vite, remettez lui du lesté ; je ne puis la voir ainsi.

MME. DERBOIS.

? C'est votre dureté aussi qui cause cet état.

DE PRAINVILLE.

Sauvez l'équipage, madame, vous reprocherez
ensuite les fautes au pilote.

J. BAPTISTE.

A commence à s'rechaudir.

MME. DERBOIS.

Elle reprend ses esprits.

DE PRAINVILLE.

Allons ! allons ! sors de ton fond de vase, ma
Valentine !...

VALENTINE.

Qui m'appelle ?

DE PRAINVILLE.

C'est moi, c'est ton oncle !

VALENTINE.

Mon oncle ! c'est lui qui l'a voulu.

MME. DERBOIS:

Vous voyez ?... elle le dit elle-même.

VALENTINE (à de Prainville.)

Vous n'eussiez pas été aussi sévère, vous ?

DE PRAINVILLE (à part.)

Mettons cela dans la fosse au carénage.

VALENTINE.

N'est-ce pas ?

DE PRAINVILLE.

Oui ! ma fille.

VALENTINE.

Ah !... vous êtes mon père ?...

MME. DERBOIS.

Sa raison s'égare !

VALENTINE.

Eh ! bien ! mon père... je veux vous conter mon histoire. . . Vous savez bien, quand vous fîtes un grand voyage, mon oncle eut pitié de moi et prit soin de mon enfance ;.... il est bien bon mon oncle !

DE PRAINVILLE, (*à part.*)

Si elle continue, elle va me démâter.

VALENTINE.

Je vis mon cousin chez ce bon parent ;... vous savez bien ? . . cet autre orphelin dont mon oncle a pris soin aussi. . .

J. BAPTISTE, (*à part.*)

V'là que j'pleurons itout.

VALENTINE.

Nous nous aimions.... et, malgré cela, ce bon oncle, qui a peut-être ses raisons, mais que je ne puis cependant comprendre, s'oppose à notre hymen.

MME. DERBOIS (*à de Prainville.*)

Pas une plainte contre vous !.. Quelle âme généreuse !

VALENTINE.

Mon cousin s'est tué de désespoir.

DE PRAINVILLE.

Impossible !

VALENTINE.

Oh ! oui ! C'est bien sur !... Il est mort !... Tenez, gardez cette lettre, et moi, je vais le voir....

MME. DERBOIS, (*à Valentine.*)

Je vais avec vous.

VALENTINE.

Non ! Je veux être seule. *(Elle sort.)*

MME. DERBOIS.

Suis-là de loin, J. Baptiste, et veille sur elle.

J. BAPTISTE.

Soyez pas inquiète ! Y n'y arrivera rien... J'allo-
lons mett' tous les habitans sus pied. *(Il sort.)*

SCENE SEIZIEME.

MME. DERBOIS, DE PRAINVILLE.

MME. DERBOIS.

Oh ! monsieur de Prainville, M. de Prainville,
voilà votre ouvrage !

DE PRAINVILLE.

C'est un mauvais mouillage, j'y perds mes an-
cres.... mais, cette lettre ?.... Voyons !.... ce n'est pas
l'écriture de Charles....

MME. DERBOIS.

Eh ! de qui donc ?

DE PRAINVILLE.

De St. Léon.

MME. DERBOIS.

De St. Léon.

DE PRAINVILLE.

Allons je n'a pas tort ?

MME. DERBOIS.

Voyons !....

DE PRAINVILLE.

Lisez, et vous verrez que c'est une erreur de sig-
nal.

MME. DERBOIS.

Grand Dieu !.... Le malheureux n'est plus ! *(elle
s'évanouit).*

DE PRAINVILLE.

Voilà l'autre bâtiment qui sombre maintenant !...
Je suis joli garçon ! N'ai-je pas l'air d'un mousse
de chambre au moment de l'embarquement.... Ohe !
Ohe !.... Arrivez donc !.... quelqu'un !....

SCENE DIX-SEPTIEME.

LES PRECEDENS, St. LEON.

St. LEON.

Qu'y a-t-il pour crier de la sorte ?

DE PRAINVILLE.

C'est une barque qui échoue !

St. LEON.

Madame Derbois.

DE PRAINVILLE.

Amène ici et amarre cette manœuvre.

St. LEON, (*la soutenant.*)

De grand cœur !

DE PRAINVILLE.

Ouf ! m'en voilà dégrapiné !... Ah ! mèche de canon ! c'est vous qui mettez ainsi le feu à la Ste. Barbe.

St. LEON.

Moi !

DE PRAINVILLE.

Oui ! mauvais matelot de presse ! Avec votre lettre de mort et vos coups de pistolet.

St. LEON, (*à part.*)

Ma ruse a fait effet. (*Haut.*) Ah ! voilà ses belles couleurs qui reparaissent.

MME. DERBOIS.

Oh ! laissez-moi mourir !

St. LEON.

Non ! vivez pour mon bonheur !

MME. DERBOIS.

Quelle voix !

St. LEON.

C'est celle d'un homme trop heureux de ce qu'il entend.

MME. DERBOIS.

Vous n'êtes donc pas mort ?

DE PRAINVILLE.

Il vaudrait mieux qu'il le fût.

MME. DERBOIS.

Toujours extrême, M.de Prainville,...Mais, cette lettre ?

ST. LEON.

N'était qu'une épreuve.

DE PRAINVILLE.

Jolie épreuve, morbleu ! qui coûte la raison à ma nièce.

ST. LEON.

En effet ! j'avais oublié ce malheur.

MME. DERBOIS.

Il est affreux !

DE PRAINVILLE.

C'est la perte de ma plus belle corvette.

ST. LEON.

J'ai fait le mal ; je veux être le médecin.

DE PRAINVILLE.

Puissiez-vous être englouti dans une mer sans fond, pour votre imprudence.

ST. LEON.

Sérieusement, capitaine, aimez-vous mieux tenir à vos projets qu'à la raison de Valentine ?

DE PRAINVILLE.

Je donnerais ma meilleure boussole pour la lui rendre.

ST. LEON.

Asseyez-vous là, et écrivez ce que je vais vous dicter.

DE PRAINVILLE.

Comment ?

ST. LEON.

Mais, si je donne la recette, c'est bien le moins que vous fournissiez les drogues.

DE PRAINVILLE.

Allons ! le vaisseau n'en sautera pas plutôt. (Il va à la table et s'assied).

M^{ME}. DERBOIS (à St. Léon.)

Voilà où conduit une mauvaise tête.

ST. LEON, (à Mme. Derbois.)

La mienne m'aura guidé vers la félicité, et je veux qu'elle fasse celle des autres.... (à de Prainville,) êtes-vous prêt ?

DE PRAINVILLE (gravement.)

Songez bien, monsieur, que votre vie dépend de la raison de ma nièce.

ST. LEON, (avec éme.)

Je la donnerais de grand cœur, si je n'espérais réparer une imprudence involontaire.

DE PRAINVILLE

Je tiens la plume.

ST. LEON.

Ecrivez ?... ma chère nièce.

DE PRAINVILLE

Nièce.

ST. LEON.

Je ne veux pas ton éternel malheur.

DE PRAINVILLE

Malheur.

ST. LEON.

Et je consens à ton union avec Charles.

DE PRAINVILLE

Mais !....

ST. LEON (sérieusement).

Si vous refusez, monsieur, je ne suis plus garant de rien.

DE PRAINVILLE

Allons !....

ST. LEON

Bien ! signez, et laissez cela sur cette table.... maintenant, suivez de point-en-point tout ce que je vais vous dire.

SCENE DIX-HUITIEME.

LES PRECEDENS, puis CHARLES, puis JEAN BAPTISTE.

CHARLES.

Ah ! mes amis !... Valentine !... ma Valentine ne me reconnaît plus !

DE PRAINVILLE.

C'est ce maudit corsaire de St. Léon, qui est cause de cette chasse.

CHARLES.

St. Léon ! vous me rendrez raison de votre conduite.

St. LEON.

J'y consens ! mais avant, je dois assurer votre sort et celui de Valentine.

CHARLES.

Je l'ai perdue pour toujours !

St. LEON (avec solennité.)

Silence ! jeune homme, ou vous aurez dit vrai...

J. BAPTISTE (accourant.)

J'sommes tout essouffés, not' bourgeoisie va comme le vent et j'peux pas la suivre.

St. LEON.

Où est-elle ?

J. BAPTISTE.

A r'vient.

St. LEON.

Te parle t-elle ?

J. BAPTISTE.

Oh ! qu'oui ! a m'prend tantôt pour une jeune fille, et dit qu'j'ai des roses dans l'teint et des serpens dans les ch'veux ; eh ! pis çà, eh ! pis ça ; j'peux pas vous dire tout c'qu'a m'conte :

St. LEON.

Reste là avec elle ;... nous, tenons-nous à l'écart ; je vous dirai quel est mon plan.

CHARLES.

La voici.

St. LEON.

Silence !

SCENE DIX-NEUVIEME.

LES PRECEDENS dans le fond du théâtre, et avant VALENTINE et JEAN BAPTISTE.

VALENTINE (*un rameau à la main.*)

Hoamakaa !... Hoamakaa !

J. BAPTISTE.

A qui's qu'al en veut don ?

VALENTINE (*lui donnant un coup.*)

Répondras-tu ?

J. BAPTISTE.

Ah !... c'est à moi ;... quoisque vous voulez ?

VALENTINE.

Je suis chef des habitans d'Hochélaga ;... je suis ton maître.

J. BAPTISTE.

La v'là t-y pas qui veut faire de moi un savag ? !

VALENTINE.

As-tu vu Jacques Cartier, ce bon père des enfans de la grande-terre ?

J. BAPTISTE.

Jacques Quarquier ?... j'connais pas c'quarquier-là.

VALENTINE.

Porte lui ce rameau ; c'est le signe de la paix entre mes guerriers et les géants français.

J. BAPTISTE.

Là ousque vous voulez que j'porte ça ?

VALENTINE.

Aux Français.

J. BAPTISTE.

Y'a longtemps qu'y sont pas par ici pourtant.

VALENTINE.

Le fort St. Louis n'est pas loin ?

J. BAPTISTE.

J'sommes sujets anglais, à c't'heure.

VALENTINE.

Anglais !... Ah !...

J. BAPTISTE.

C'est pourtant ben sûr, allez.

VALENTINE, (*d'un air enjoué.*)

Te voilà ? Caroline ?

J. BAPTISTE.

Quin, a m'prend pour Caroline !

VALENTINE.

Cet officier Breton te fait-il toujours la cour ?

J. BAPTISTE, (*riant.*)

Pouf !... v'là-t-y pas un militaire qui veut s'marier avec moi ?

VALENTINE.

Prends garde !... Ton père est riche, et peut-être cet amant n'est-il pas sincère ?

J. BAPTISTE.

Ça s'ra pas moi, qu'il attrap'ra toujours.

VALENTINE, (*riant.*)

Ah ! ah ! ah ! ah !

J. BAPTISTE.

La v'là-t-y pas qui rie !

VALENTINE, (*riant.*)

Ah ! ah ! ah ! ah !

J. BAPTISTE, (*riant.*)

Ah ! ah ! ah ! ah ! J'rie aussi, la maladie m'gagne.

VALENTINE.

Voyez donc ce gros lourdeau, qui embrasse cette jeune fille ?

J. BAPTISTE.

Ousqu'a voit don ça ?... J'ai beau r'garder, j'vois pas même une bête, excepté moi.

VALENTINE, (*chantant, d'une voix cassée.*)

J'ai plus de soixante ans !

Et n'ai pas encore d'amant !

J. BAPTISTE.

C'te pauv'char p'tite vieille.

VALENTINE.

Allons ! allons ! mon garçon, embarque !

J. BAPTISTE.

Nous v'là dans la mer à présent.

VALENTINE.

Tu crois que je ne suis pas capable de commander un bâtiment ?

J. BAPTISTE.

J'dis pas ça !

VALENTINE.

Donne moi mon porte-voix, et attention au commandement !... Passe un ruban sur le cabestan !... Evente la toile !... chasse les voiles à l'arrière !... serre le vent !... accoste bord-à-bord !... à la traine la chaloupe !... ferme bien le sabord !... la brise de large se fait !... Embarque l'amarre !... Tout le monde au cabestan !

DE PRAINVILLE, *(avec feu.)*

Vraiment ! cette chère nièce ferait un bon commandant.

ST. LEON.

Silence !

VALENTINE.

Ah ! je connais parfaitement toutes les parties d'un vaisseau.... Écoute, matelot, pour ton instruction.

J. BAPTISTE.

Parbleu ! not' bourgeois m'en dit assez tous les jours.

VALENTINE.

Bout de pallan, quart de quille, fillet de bastingage, fosse de carénage, angle d'équerrage, estrop de cordage, nolis, drosse de ravage, rode de pompe, barre d'étambord, faux galants, bris d'estoc, haut banc de la mizaine, escadre d'évolution, escadre d'observation, roulis, fer de calfat, bouteille de tri-bord.

DE PRAINVILLE *(transporté.)*

Je l'embrasserais pour tout ce qu'elle dit !

ST. LEON, *(le retenant.)*

Voulez-vous bien prendre patience ?

VALENTINE (*déclamant.*)

Quel fantôme me poursuit
 Dans l'épaisseur de la nuit !...
 Quelque soit l'endroit où mon œil se repose
 Je n'y vois que Cyprès, et non pas une rose.

J. BAPTISTE.

Là v'la qui s'jette dans l'triste, maintenant.

VALENTINE.

Le Saint Laurent est un fleuve majestueux ; que
 ses bords sont rians, combien ses habitans sont
 heureux ! c'est un spectacle digne de l'admira-
 tion du monde ; car, c'est un site créé par la main
 de Dieu.

J. BAPTISTE.

Ah ! ça ! c'est ben vrai ? pour Jean-Batiste, le
 St. Laurent est tout l'univers.

VALENTINE.

Ecoute la chanson du pays !

J. BAPTISTE.

La chanson du pays ! Ah ! ben ; mon gas, j'en
 suis :

VALENTINE, (*chanté.*)

Mon cœur soupire dès l'Aurore,
 Le jour, un rien me fait rougir ;
 Le soir mon cœur soupire encore,
 Je sens du mal et du plaisir.
 Tout en mon âme te rappelle,
 Je jouis de mon erreur.
 Ah ! dis-moi, comment on appelle, } *bin.*
 Ce qui se passe dans mon cœur.
 Je rêve à toi, quand je sommeille,
 Ton nom, m'agite et me séduit ;
 Je pense à toi, quand je m'éveille,
 Partout, ton image me suit.
 Tout en mon âme te rappelle, etc.

J. BAPTISTE.

Ah ! bah ! c'est triste ça ; écoutez ben plutôt
 c't'elle-ci.

AIR : *Derrière chez nous, etc. etc.*

Derrière chez nous y'a t'un étang,
 En roulant ma boule ;
 Trois beaux canards s'en vont baignant.
 Rouli, roulant,
 Ma boule roulant.

En roulant, ma boule roulant,
 En roulant ma boule.
 Trois beau canards s'en vont baignant,
 En roulant ma boule ;
 Le fils du roi s'en va chassant,
 Rouli, roulant, etc.
 Le fils du roi s'en va chassant,
 En roulant ma boule ;
 Avec son grand fusil d'argent,
 Rouli, roulant, etc.
 Avec son grand fusil d'argent,
 En roulant ma boule ;
 Visa le noir, tua le blanc,
 Rouli, roulant, etc.
 Visa le noir, tua le blanc,
 En roulant ma boule ;
 Fils du roi, que tu es méchant,
 Rouli, roulant, etc.
 Fils du roi, que tu es méchant,
 En roulant ma boule,
 D'avoir tué mon canard blanc,
 Rouli, roulant, etc.
 D'avoir tué mon canard blanc,
 En roulant ma boule,
 Par dessous l'aile, il perd son sang,
 Rouli, roulant, etc.
 Par dessous l'aile, il perd son sang,
 En roulant ma boule ;
 Par les yeux lui sort des diamans,
 Rouli, roulant, etc.
 Par les yeux lui sort des diamans,
 En roulant ma boule ;
 Et par le bec l'or et l'argent,
 Rouli, roulant, etc.
 Et par le bec l'or et l'argent,
 En roulant ma boule ;
 Toutes ses plum' s'en vont au vent,
 Rouli, roulant, etc.
 Toutes ses plum' s'en vont au vent,
 En roulant ma boule ;
 Trois dam's s'en vont les ramassant,
 Rouli, roulant, etc.
 Trois dam's s'en vont les ramassant,
 En roulant ma boule ;
 C'est pour en faire un lit de camp,
 Rouli, roulant, etc.
 C'est pour en faire un lit de camp,
 En roulant ma boule ;
 Pour y coucher tous les passans,
 Rouli, roulant, etc.

J. BAPTISTE.

Ah ! Jarnigouaine, j'sonimes tout éreinté, à force d'avoir dansé.

VALENTINE.

Mais, où donc est Charles ? Il devait être dans mes bras.... Qui peut le retenir ?.... Ah ! j'oublais, quand je l'accuse, que mon oncle se refuse à notre hymen. (*Elle va s'asseoir à la table.*)

Sr. LEON.

Attention à mes ordres !.... Voici le moment de la cure. (*St. Léon place Charles près du fauteuil.*)

VALENTINE.

Écrivons d'éternels adieux à Charles ! à mon oncle !.... cet oncle cruel et généreux !.... mais, que vois-je !.... cet écrit !.... mes yeux ne se trompent-ils point ?

Sr. LEON.

C'est l'instant !.... de la prudence !

VALENTINE.

J'ai bien lu !.... Ce n'est pas un songe ? Le capitaine consent enfin. Ah ! Charles ! Charles !....

CHARLES, (*à genoux*).

Valentine ! Valentine !....

VALENTINE.

C'est sa voix ! Il m'appelle !.... Où est-il ?

CHARLES.

Me voilà !....

VALENTINE.

C'est lui !.... Il est là !.... (*Elle le regarde et le touche d'un air de doute*). Mais non ! c'est son ombre.

CHARLES.

C'est une réalité !

VALENTINE.

Dis moi que tu m'aimes !

CHARLES.

Oui ! Valentine, je t'aime !

VALENTINE.

C'est bien ! c'est bien !... Ah ! que ces mots sont doux !

DE PRAINVILLE.

Hissez le pavillon national, la victoire est à nous.

VALENTINE.

Mon oncle !

DE PRAINVILLE.

Oui ! ma frégate favorite ! c'est ton oncle qui pleure de joie.... ça ne m'était pas arrivé depuis que j'abordai ce gros brick espagnol, et que je le coulai bas.

MME. DERBOIS.

Ma chère Valentine !

VALENTINE.

Bonne amie !

ST. LEON.

Dites encore que je ne suis pas bon médecin ?

J. BAPTISTE.

Ah ! pour ça, mûsieur St. Léon à vous le pompon ! y fait des guérisons merveilleuses, et j'nous mettrons ent' ses mains, si j'dev'nons un jour plus fou que j'le sommes.

ST. LEON.

Voilà ma réputation faite !

DE PRAINVILLE.

Taisez-vous ! mauvaise planche de doublage !... Si ces enfans n'avaient été rendus à ma tendresse, je vous bombardais ; car, vous êtes le seul coupable.... (à Valentine.) Cette lettre était de lui, et c'est elle qui troubla ta raison.

VALENTINE.

Ah ! mon oncle, ne le grondez pas ! Si je lui dois mes peines, je lui devrai mes beaux jours.

Voilà
moiselle
un autr
vous po
jolie ma
ditions,
heureux

Je ne
entende

Mais
à la leu

Allon
veux m
grande
ges, cor
tous nos
nous né
serons a
vent en
men.

Ah !
geurs q
vot' flot

C'est
ment.
geurs ;
L'on en

ST. LEON.

Voilà qui est parlé. Je vous remercie, mademoiselle, de votre généreux pardon.... mais j'en ai un autre à obtenir. Mme. Derbois, me donnerez-vous pour gage d'une réconciliation parfaite, cette jolie main que vous m'avez promise à certaines conditions, et pour laquelle j'ai failli faire trois malheureux ?

MME. DERBOIS.

Je ne sais si je dois tenir ma parole ; vous vous entendez si bien à faire perdre la raison aux femmes.

ST. LEON.

Mais ! vous le voyez, je m'entends encore mieux à la leur rendre.

DE PRAINVILLE.

Allons ! enfans, à demain les deux noces. Je veux moi-même en faire tous les apprêts. Une grande fête maritime ; le St. Laurent garni de barges, comme dans la revue générale d'une escadre ; tous nos habitans en matelots, la rame en main ; nous nétoyerons l'artillerie, déploierons les voiles, serons attentifs aux signaux du commandant, et, vent en poupe, nous cinglerons vers l'île de l'Hy-men.

J. BAPTISTE.

Ah ! not' bourgeois ! v'là justement les voyageurs qu'arrivent : ça va faire un fameux renfort à vot' flotte.

DE PRAINVILLE.

C'est bien ! apprête les flacons pour le débarquement. Le verre en main, et la chanson des voyageurs ; cela me rappelle le hissage d'une voile.

L'on entend chanter, dans la coulisse, le couplet suivant :

A la claire fontaine,
M'en allant promener,
J'ai trouvé l'eau si belle,
Que je m'y suis baigné.

Il y a longtemps que je t'aime,
Jamais je ne t'oublierai.

[*Les voyageurs arrivent dans leurs bateaux. Ils s'arrêtent, et débarquent en chantant la chanson du pays, qu'on répète en cœur.*]

2 J'ai trouvé l'eau si belle,
Que je m'y suis baigné ;
A la feuille de l'arbre,
Je me suis reposé.
Il y a longtemps que je t'aime,
Jamais je ne t'oublierai.

3 A la feuille de l'arbre,
Je me suis reposé,
Au dessus de ma tête,
Le rossignol chantait.
Il y a longtemps, etc. etc.

4 Au dessus de ma tête,
Le rossignol chantait,
Chante, rossignol, chante,
Toi qui as le cœur gai ;
Il y a longtemps, etc. etc.

5 Chante, rossignol, chante,
Toi qui as le cœur gai,
Tu as le cœur à rire,
Moi, je l'ai à pleurer.
Il y a longtemps, etc. etc.

6 Tu as le cœur à rire,
Moi, je l'ai à pleurer :
J'ai perdu ma maîtresse,
Je ne puis la trouver.
Il y a longtemps, etc. etc.

7 J'ai perdu ma maîtresse,
Je ne puis la trouver :
Pour un bouquet de rose,
Que je lui refusai.

Il y a longtemps, etc. etc.

8 Pour un bouquet de rose,
Que je lui refusai ;
Je voudrais que la rose,
Fût encore au rosier.

Il y a longtemps, etc. etc.

9 Je voudrais que la rose,
Fût encore au rosier ;
Que ma jolie maîtresse,
Fût dans mes amitiés.

Il y a longtemps, etc. etc.

[*Jean-Baptiste verse à boire aux voyageurs ; de Prainville les excite à continuer leurs chants ; les deux couples prennent part à la fête.*]

TABLEAU.

*Ils s'arre-
du pays,*

DATE LIMITE

*le Prain-
les deux*



PRINTED IN U. S. A.

